

## Les carrières du Bon temps à Junas (Gard)

### Leur nom :

Les carrières du Bon temps tirent probablement leur nom du passé hautement protestant de la commune. Plusieurs autres lieux, nommés *Bon Temps*, existent dans les environs (à Aubais et Villetelle par exemple). Au plus fort de la répression contre les « *Huguenots* », ceux-ci n'avaient d'autre choix que de s'assembler « *au désert* » (comprendre : dans la nature) sous la haute surveillance de guetteurs chargés de donner l'alerte en cas d'approche des dragons du Roi...

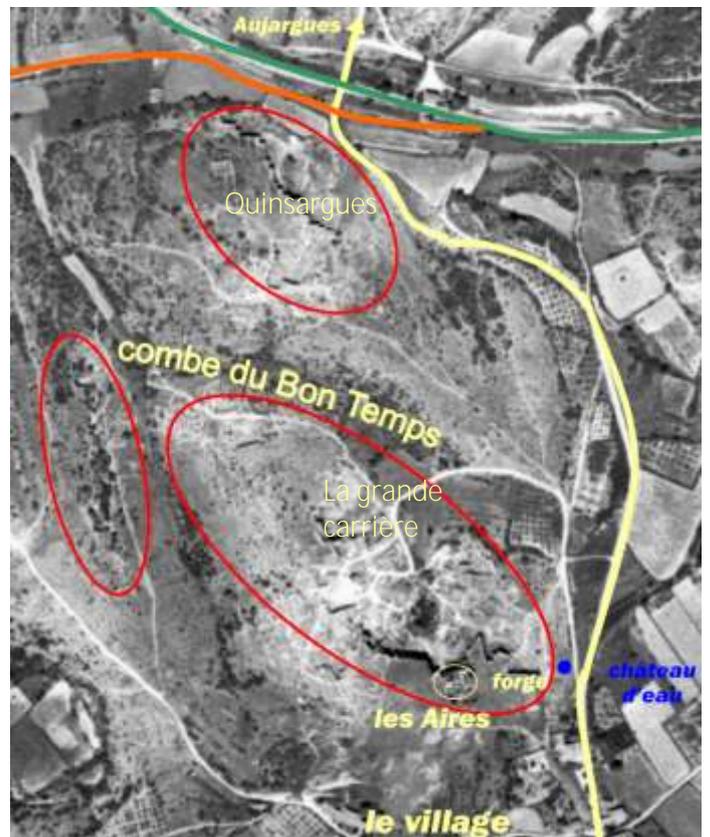
Les carrières reprennent en fait le nom de la *combe*

(dépression) dans laquelle elles se trouvent, idéalement située entre Junas, Villevieille -Sommières mais aussi Aujargues. Cette situation géographique et sa configuration devait permettre aux protestants des différents lieux de s'assembler relativement abrité mais aussi de quitter précipitamment l'endroit, si nécessaire, par nombre de chemins partant dans toutes les directions et ainsi échapper plus facilement aux assaillants. Par un texte, nous savons que les protestants de Junas se réunissaient aux Aires (ancien lieu où l'on battait le blé) qui se trouvent immédiatement au dessus des carrières.

### Au Bon Temps, il n'y a pas une mais des carrières.

Il est judicieux de parler « des » carrières du Bon temps et non « de la » carrière. La majorité des nombreux visiteurs de cet endroit attractif ignorent qu'ils ne découvrent qu'une partie d'un ensemble de carrières qui ne se limitent d'ailleurs pas à la commune de Junas, mais continuent vers le Nord sur celles de Villevieille et d'Aujargues. La dernière à avoir fonctionné – jusqu'en 2014 – est celle dite de *Quinsargues*, à la sortie de Junas route d'Aujargues, désormais louée à l'entreprise Proroc qui n'a, pour l'heure, pas repris l'extraction. Seule cette carrière-là a connu une extraction mécanique. Dans toutes les autres, l'exploitation fut de tous temps manuelle.

Il existe à Junas 3 groupes de carrières (Bon Temps, Christin et Mauvalat, ce 3ème groupe ayant, au XVIIIème siècle, fourni la pierre pour la rénovation du pont romain de Sommières). Il a existé enfin une carrière de marbre - de qualité moyenne - au quartier du Frigoulier. Car géologiquement, toute la commune n'est pas couverte de ce calcaire coquiller communément appelée « pierre du Gard » que l'on trouve aux carrières du Bon Temps.



Cerclées de rouge : les 3 carrières de la combe du Bon Temps. En vert : la voie verte. En orange : l'ancienne voie romaine (via Luteva) Nîmes-Toulouse (fond photo : IGN, 1946).

## Impossible datation...

Cette grande carrière a peu à peu été abandonnée entre les deux guerres, devant la concurrence des agglomérés de ciments bien moins coûteux.

Par contre, à quand remontent-elles ? Même J.C Bessac, spécialiste des carrières du monde méditerranéen du CNRS ne se risque pas à les dater. Deux aspects expliquent cette difficulté :

- D'une part, dans une carrière, les plus anciennes traces d'extraction disparaissent forcément au fur et mesure que l'on descend dans le banc de pierre.
- D'autre part, les outils évoluent peu dans le temps, de sorte que les traces visibles peuvent avoir quelques décennies ou... quelques siècles.

Dans deux ouvrages du XIXème siècle - mais le second, plus récent, ne fait que recopier le premier - il est écrit qu'une partie « délaissée » (?) des arènes de Nîmes serait bâtie avec des pierres de la carrière de Mauvalat à Junas (même pierre que dans les carrières du Bon Temps, mais autre lieu). Cela reste à vérifier. Ce dont on est sûr, par contre : une part des remparts d'Aigues Mortes (milieu XIIIème siècle) est bâtie en pierre de Junas. Rien d'étonnant à cela : cette ville et ses environs ont un sol sableux, sans roche. Aussi, la Camargue fut, de tous temps, un débouché de choix pour les carrières de Junas, mais aussi pour celles d'Aubais, de Mus, d'Aigues Vives... les plus proches du « pays des sables ».

En tout cas, de ce que l'on sait des Romains et du Moyen Age : les carrières n'étaient pas permanentes. On y venait extraire seulement quand un besoin particulier apparaissait.

Mais indirectement, les registres "d'état civil" de Junas font état de carriers très régulièrement depuis le XVIIème siècle, date du plus ancien registre. Il se peut donc qu'il y ait continuité de l'extraction, au moins sous l'Ancien Régime.

Puisque les carrières du Bon Temps se retrouvent dans le domaine communal après la Révolution, on peut penser quelles appartenaient, avant cela, au seigneur du lieu, résidant au château d'Aubais. Elles faisaient peut-être partie de ce qu'on appelait « les communaux », terre évidemment seigneuriale mais dont les habitants avaient la libre jouissance.

Aubais ayant ses propres carrières (aujourd'hui remblayées et loties) on ne s'étonnera guère de ne pas trouver de la pierre de Junas « au palais ». Mais de nombreuses maisons aubaisiennes ont utilisé de la « Junas », comme les Junassols usaient de la « Aubais ». Cette dernière pierre se distingue par sa couleur plus orangée, sa granulométrie bien plus fine et sa compacité plus forte. Plus riche en silice, elle n'en est que plus solide. C'est pourquoi, nombre de maisons junassoles, bâties en pierre du lieu, font exception pour les linteaux des portes et fenêtres : s'ils sont monolithiques, ces linteaux proviennent généralement d'Aubais.

En 1842, l'ouvrage "STATISTIQUE DU DEPARTEMENT DU GARD" ne mentionne pas les carrières de Junas. L'omission paraît grossière, à moins d'envisager une cessation momentanée de l'activité. Tout semble corroborer cette thèse : le premier règlement des carrières désormais communales date du 25 mars 1845. A sa lecture on devine qu'il s'adresse à des carriers potentiels. La municipalité saisit alors une sorte d'opportunité : entre 1801 et 1846, la population gardoise croît de 32,3%, ce qui entraîne assurément un regain d'activité des métiers du bâtiment. Rien qu'à Junas - le cadastre de 1835 en fait foi - une large moitié des constructions du vieux village sont postérieures à 1850. On comprend aisément l'inflation de la demande en matériau de construction. A l'époque le matériau de base est encore la pierre.

## La mairie gestionnaire :

Ainsi, en 1845, la commune décide de louer les carrières au plus offrant ; il s'agit d'un BAIL A FERME, renouvelé tous les ans. Il n'apparaît pas que la municipalité ait attribué aux fermiers des lots ou emplacements précis d'exploitation : chacun taille où il veut, dans l'enceinte générale des carrières.

En 1863 les carrières sont affermées à UN SEUL adjudicataire. Le système ne satisfait guère la municipalité qui rédige alors un nouveau règlement : à partir du 1er Janvier 1864, tout ouvrier carrier paiera une redevance, soit annuelle, soit trimestrielle (ce dernier point peut montrer la mobilité des ouvriers). Ce régime reste inchangé au moins jusqu'en 1919, date limite du dernier registre jusqu'ici dépouillé. Dès novembre 1864, Monsieur le Maire "(...) fait remarquer que depuis que la commune est fermière de ses carrières, sa caisse jouit d'un avantage bien plus marqué que lorsqu'elles étaient mises en adjudication". Sans commentaire...

Notons en outre qu'en fin des années 1860, alors que jusque-là le tarif était le même pour tout le monde, des loyers préférentiels (tant annuels que trimestriels) sont dès lors réservés aux ouvriers résidant à Junas. Etre résident signifie avoir 6 mois d'ancienneté dans la commune. Or, il est très intéressant d'être résident : une année de ferme équivaut à un trimestre pour un non-résident (voir graphique page suivante).

Par ailleurs, les prix de la pierre de taille sont fixés par la commune pour les clients de Junas ainsi que les délais de livraison. Enfin, les habitants ont l'exclusivité du ramassage des chutes (ou moellons) et ce gratuitement, s'ils n'en font pas commerce. Des abus ayant eu lieu, l'exploitation des moellons à des fins commerciales fut affermée au début du XXème siècle.

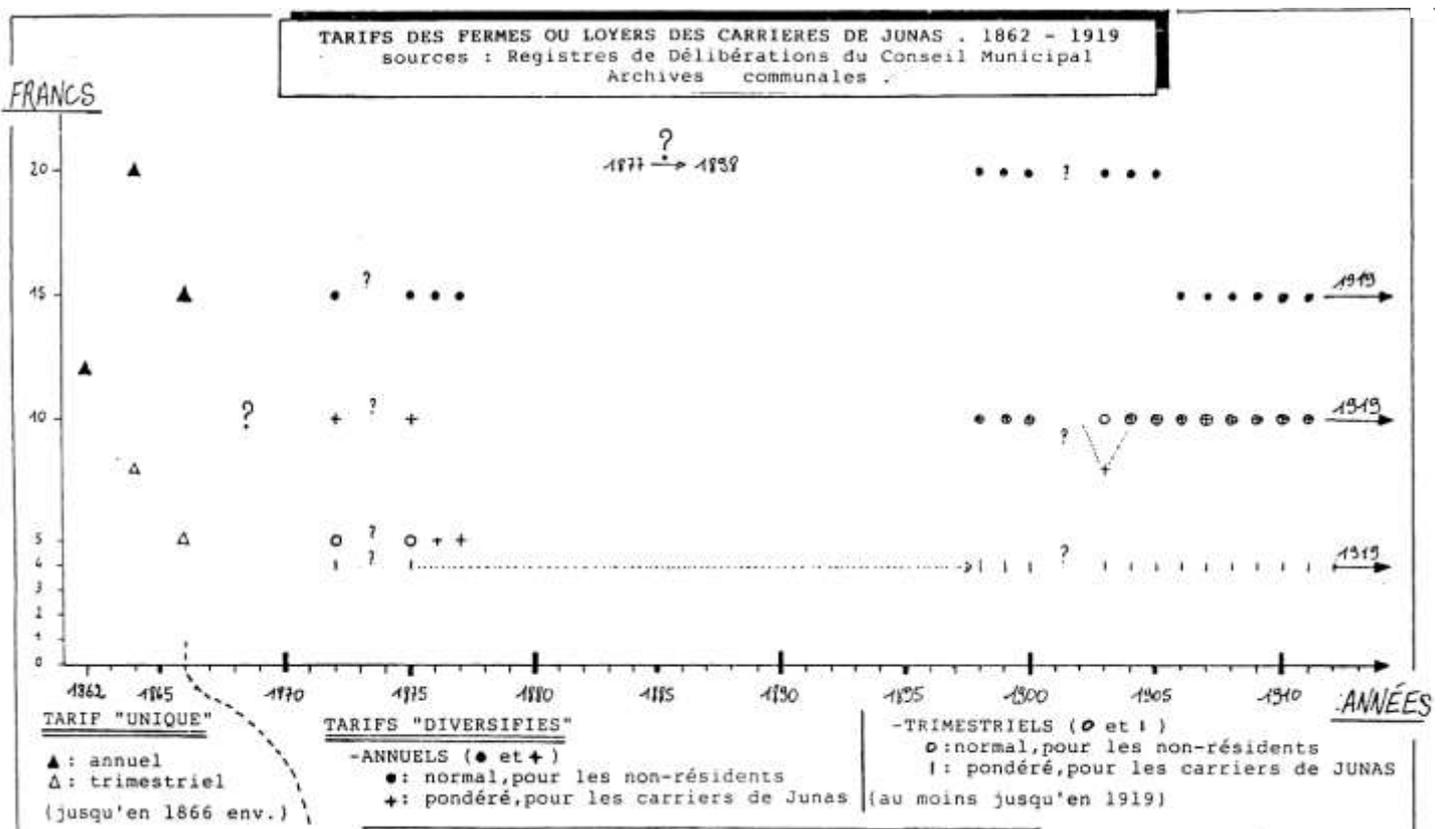
## Quels bénéfices ?

Vers 1845, la part des carrières dans les recettes communales est faible. Les registres n'étant pas très détaillés, on peut estimer cette part bon an mal an à 2%, rarement mieux, souvent moins. Par contre, après les modifications intervenues en 1864, elle oscille entre 8 et 10 % des revenus de la communauté, ce qui est loin d'être négligeable.

L'apport n'est pas que financier : c'est en s'appuyant sur l'importante production de pierre que Junas négocie l'implantation d'une gare à Gavarnes (ligne ouverte en 1872) alors que les projets initiaux de la compagnie P.L.M (Paris-Lyon-Méditerranée) n'en prévoyaient pas. Il en va sans doute de même pour la seconde gare (Junas-Aujargues, 1882). Ainsi, toute la communauté, notamment animée par une intense activité viticole, bénéficie de l'aura économique des carrières. Dans l'argumentaire développé par le maire pour l'octroi d'une gare à Gavarnes, on apprend, le 10 mai 1868, que la pierre de Junas est exportée jusqu'à Toulouse ! Et dans les carrières elles-mêmes, un endroit est appelé « le chantier suisse ». On ne dira donc jamais assez combien l'avènement du chemin de fer bouleversa les économies locales...

Malgré ce, l'activité décline après 1914, devant l'émergence de produits nouveaux, notamment les éléments préfabriqués (briques, agglomérés de ciment) destinés à la construction dont les faibles coûts asphyxient le marché de la pierre. Avant 1939, il ne reste que quelques carriers dont plusieurs ne travaillent que par intermittence. Après 1945, l'extraction ne reprend pas, si l'on excepte une tentative de M Ulysse Coste peu durable dans les années 1960.





Ce graphique montre que le prix des fermes a peu varié dans l'ensemble, si ce n'est au tout début de la réglementation : ces variations « de jeunesse » traduisent sans doute les tâtonnements initiaux de la municipalité pour trouver un juste prix. De 1878 à 1898, le registre ayant disparu des archives, un gros vide subsiste. Néanmoins, on peut constater que les prix moyens encadrant ces deux dates sont similaires. Il n'y a guère que les prix annuels pour les non résidents qui accusent une baisse de 25 % en 1906, probablement trop élevés en cette date où le Midi connaît une récession d'envergure : secoué par le phylloxéra vers 1870 – 1880, le vignoble produit mieux et plus mais les marchés se sont ouverts aux vins étrangers, notamment italiens. Cela entraîne une mévente des productions locales aboutissant à la célèbre révolte du Midi en 1907. Toute l'activité de la région est affectée : il n'y a plus d'argent. Ainsi, le creux de 1903 est motivé par la mévente des pierres, elle-même due à la mévente des vins...

De 1985 à 2014 (date de mise en faillite de l'entreprise), la carrière de Quinsargues fut louée par la mairie à l'Atelier de la Pierre, animé par différents compagnons tailleurs de pierre. La pierre était extraite avec des haveuses à moteur - sorte de « tronçonneuses » géantes débitant de gros blocs parallélépipédiques - parfois re-sciés en tranches selon les besoins. Sans doute pour la première fois à Junas, des ouvrages d'art étaient taillés et sculptés sur place, avant d'être transportés chez leur commanditaire.

C'est sous l'impulsion conjointe de ces tailleurs de pierre et du maire de l'époque, Jean Paul Lauze, qui créa pour ce faire l'association « les Carrières du Bon Temps » que les Rencontres de la Pierre virent le jour. Cette manifestation se déroule début juillet, réunit des tailleurs et apprentis compagnons autour de projets collectifs. C'est par exemple dans le cadre de ces Rencontres que le Kiosque - qui nécessita plusieurs années de travail - fut conçu, taillé puis monté devant la mairie. Mais le village recèle d'autres ouvrages d'art, que ce soit devant la mairie, la balustrade Sud du jardin d'enfants, le rond point des Rencontres et, évidemment, aux carrières du Bon temps.

## Ouvriers et production :

Les textes sont peu bavards sur ces questions, d'autant qu'il nous manque l'essentiel : LES ROLES (les listes), dressés chaque année, des carriers travaillant à Junas. Ainsi, la progression de l'effectif ouvrier nous échappe t-elle. La seule indication date du 30 mars 1868. Rappelant tout d'abord que l'ampleur des carrières de Junas approche celle des carrières de Beaucaire : le conseil municipal affiche 40 OUVRIERS PERMANENTS extrayant chacun UNE TONNE DE PIERRES PAR JOUR. Un calcul approximatif per-

met d'estimer la production quotidienne d'un ouvrier à l'équivalent de 25 à 28 bugets (voir ci-dessous). De même, la quantité annuelle de matériau extraite avoisine les 12 000 tonnes ou, si l'on préfère, 8 500 m<sup>3</sup>. Une telle quantité représente un cube de 20,4 m d'arête (un immeuble de 7 étages...). **Un simple coup d'œil sur les carrières du Bon Temps** vous édifiera sur le temps qui a été nécessaire pour faire disparaître la colline et ses flancs.



*Photo de la Grande Carrière d'avant 1914 (prise du Nord vers le Sud). Un ouvrier trône fièrement sur un tas de bugets. Si, à n'en pas douter, l'extraction à Junas a conduit à sortir des blocs de toutes dimensions, la « standardisation » de la taille semble un point fort du XIXème siècle. Les bugets sont des pavés d'environ 35 kg, de 18 cm d'épaisseur et d'environ 50 cm de longueur sur 30 cm de largeur. A l'égal de leurs descendants les agglomérés de ciment, ils sont destinés à être empilés les uns sur les autres, liés avec un mortier de chaux. Leur épaisseur ne doit rien au hasard : 18 cm est la hauteur moyenne d'une marche d'escalier. On peut donc aussi les utiliser couchés pour en faire des escaliers.*

*Au village, le rez-de-chaussée des maisons anciennes est généralement en maçonnerie traditionnelle : murs à double parement, en moellons (pierres difformes). Mais en levant le nez vers l'étage, on aperçoit bien souvent des murs en bugets. Ils ont l'avantage d'être moins lourds que les murs traditionnels. Soit à l'occasion d'une rehausse du bâtiment d'origine, soit à la faveur de rénovations, l'utilisation des bugets paraissait judicieuse.*

## Les techniques d'extraction :

Des origines à la cessation d'activité, vers 1939 (devant la concurrence des matériaux de substitution) la technique d'extraction et de taille n'a pas variée. Elle repose sur l'emploi d'outils traditionnels mis au point dans l'antiquité. Tout d'abord, l'ESCOUDE. Cet outil en fer forgé servait à inciser la roche dans le sens vertical. Les coups répétés des escoudes ont laissé sur les fronts de taille des stries obliques indélébiles, visibles partout dans les carrières. Une fois les entrailles creusées, on DELITAIT le bloc à extraire (horizontalement) par éclatement, grâce à des COINS en métal enfoncés à l'aide d'une MASSE. Toute l'extraction s'est faite ainsi ; jamais, nulle part n'ont été employées de scies. La régularité remarquable et la verticalité parfaite des fronts de taille montrent assez le savoir-faire de ces hommes au métier très physique.



### L'ESCOUDE

L'escoude ressemble à une pioche, pointue aux deux bouts. Réalisée dans un acier dur et lourd, elle servait à circonscrire verticalement le bloc à extraire.

Le carrier creuse deux encoches parallèles, d'une profondeur équivalente à la lame de l'escoude (env. 40 cm), parfois d'avantage. La première encoche délimite l'arrière du bloc à extraire, la seconde, la droite ou la gauche du bloc, suivant la configuration du banc entamé. Le carrier doit pouvoir y mettre une jambe, pour plus de commodité au travail.

La lame est conçue avec une pointe d'attaque et un côté courbe, vers l'intérieur, pour aider à l'évacuation de la recoupe (sable dégagé par l'entaille).

Les escoudes ont laissé sur les fronts de taille des stries penchées, régulières, très visibles partout dans la carrière. On peut voir aussi des encoches amorcées et abandonnées.



### LES COINS et la MASSE



Comme du temps des Romains...

Une fois les encoches verticales réalisées à l'escoude, il s'agit maintenant de déliter le bloc à extraire, c'est-à-dire de le séparer horizontalement du banc.

Pour cela, le carrier aménage sur le front du bloc, à l'horizontale du fond des encoches creusées à l'escoude, une série d'entailles à l'aide d'un burin et d'une massette ou d'un pic de carrier. Ces entailles sont généralement d'une profondeur de 10 à 12 cm, ont la forme de triangles évasés vers l'extérieur. Elles sont destinées à recevoir des coins métalliques (1).

Le carrier enfonce ses coins progressivement dans les entailles, à l'aide d'une masse à long manche. Il travaille alors... avec ses oreilles... En effet, au son que produit la masse sur les coins, il sait s'ils sont suffisamment enfoncés pour que, mécaniquement, la roche cède par éclatement. Il n'y a plus qu'à attendre. Quelques secondes plus tard, l'éclatement s'opère. Le bloc est entièrement désolidarisé du banc, et peut être enlevé.

(1) L'utilisation de coins en bois que l'on arrose d'eau pour les faire gonfler est plus ou moins une légende. En tout cas, cette technique n'a pas été employée à Junas.

## L'ENLEVEMENT DES BLOCS

### La BARRE A MINE et les ROULEAUX

Certains blocs, trop lourds pour être portés par les hommes, étaient déplacés et transportés à l'aide d'outils eux aussi antiques.

La barre à mine, longue barre métallique aplatie en bout, servait de levier. Elle reposait sur une pierre dure ou une bille de bois solide et était glissée progressivement sous le bloc, jusqu'à ce qu'on puisse y glisser un rouleau.

Le rouleau, en bois, avait souvent une forme légèrement fuselée, plus épaisse au centre, de manière à ce que le bloc repose principalement à cet endroit. Le bloc était généralement assis sur trois rouleaux : un devant, un derrière, un au centre. Au fur et à mesure du déplacement, un nouveau rouleau était placé devant le bloc, tandis qu'on récupérait le rouleau « libéré » à l'arrière du bloc.

La forme fuselée des rouleaux facilitait le déplacement et surtout, rendait plus aisé le changement de direction. La poussée était généralement réalisée par les carriers, grâce à la barre à mine si nécessaire, même pour des blocs pesant plusieurs tonnes. On ne faisait appel à la traction animale qu'en cas d'impossibilité de manœuvrer à force d'homme.

Plus d'infos ? Cliquez sur ce lien : [https://www.pierres-info.fr/anciens\\_ouils/index.html](https://www.pierres-info.fr/anciens_ouils/index.html)

## Géologie :

*La pierre de Junas est un calcaire détritique formé lors de l'aire tertiaire (série: Miocène, étage : Burdigalien) soit il y a entre 20 et 16 millions d'années. Il résulte de l'accumulation de déchets végétaux et animaux au fond d'une mer qui s'est retirée lors de la surrection des Alpes. L'accumulation, relativement homogène, peut atteindre 20 à 30 m d'épaisseur.*

*Suivant la table de classification de Folk, cette roche reçoit le nom de BIOMICROSPARITE GRAVELEUSE.*

Cette molasse calcaire est composée d'éléments très divers tels que :

- des fossiles végétaux et animaux (algues et coquillages rarement entiers) dont une grande proportion de maërl, sorte de corail fréquent dans les lagunes tempérées ;
- des agrégats calcaires (grain d'environ 1 mm cube) à 95 % sous forme de calcite, c'est-à-dire de cristaux de carbonate de calcium ;
- des nodules de taille variable, provenant de solidification de vases ou boues argilo-calcaires, ou encore des petits galets calcaires ;
- du quartz en faible quantité, parfois sous forme de concrétions, c'est-à-dire de groupes de cristaux organisés autour d'un « noyau » ;
- quelques rares oxydes, tels que le fer et le manganèse. La rareté des oxydes lui confère une texture



et une couleur stables dans le temps.

- Ces divers composants sont liés par un ciment de calcite qui laisse néanmoins une assez grosse proportion « d'espaces vides » ou pores. La porosité est importante : environ 34,5 %. La pierre de Junas est en théorie capable d'absorber 255 litres d'eau au mètre cube. Sa masse volumique oscille donc entre 1,74 tonne (pierre exempte d'eau) et 1,99 tonne (pierre saturée d'eau) au mètre cube. D'où : la masse moyenne de la pierre s'établit à 1,8 tonne.

Cette porosité lui confère deux atouts : elle résiste très bien au gel et a des pouvoirs isolants importants. Par contre, sa résistance à la compression est plutôt moyenne.

- Du fait de sa faible teneur en quartz et autres formes de silice, c'est une roche demi-ferme ou... demi-tendre (classe 4). Elle se prête donc particulièrement à la taille, bien que sa granulométrie plutôt grossière ne rende pas le travail facile !

*D'après une étude de M. CHAMBILY et P. REYMONDIE de l'Ecole des Mines d'Alès (1991).*